

Trouve-moi
si tu peux idiot!

Francis Parisse

Francis PARISSE

Trouve-moi si tu peux,
idiot

© Francis PARISSE, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2680-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Première partie

Chapitre I

En ce début de week-end, dans la chambre de leur petit trois pièces, Mélanie et Valentin, un jeune couple Nogentais, goûte les joies de la grâce matinée. Dehors, il fait très beau. Le soleil de juin tape directement sur le double-rideau. La jeune femme en nuisette mauve se lève et enfle son déshabillé vapoureux, puis va tirer le voilage et s'étire dans un bâillement de volupté en ouvrant la fenêtre. Valentin fait de même dans le lit, mais n'apprécie pas du tout qu'elle se montre en petite tenue à la vue de tout le monde.

— Mélanie, s'il te plaît, couvre-toi. On n'est pas tout seul.

— pfff, mais on n'a pas de vis-à-vis mon chéri. L'immeuble en face de nous est de l'autre côté de la Marne et puis je ne suis pas toute nue. Je suis en peignoir.

— Oui, eh bien, il est transparent et des voyeurs émoustillés pourraient te reluquer avec des jumelles.

— Te reluquer ! Pouffa la jeune écervelée, d'une voix légèrement aiguë. Tu as de ces expressions Valentin. Comme si les gens n'avaient que ça à faire, surtout le week-end. Les gros vicieux doivent dormir. Laisse-moi profiter encore un peu du beau soleil, c'est tellement bon de le sentir sur son corps.

Mélanie s'accouda au garde-corps et huma avec délectation l'atmosphère embaumée de ce frais matin de printemps. Elle considéra la Marne qui coulait à une centaine de mètres sous une brume légère, puis contempla le parc de la copropriété agrémenté de belles variétés d'arbres. Quelques voisins qui promenaient leur chien lui firent un petit signe de la main, qu'elle rendit. Un homme corpulent, la soixantaine, presque chauve, le visage rubicond, s'arrêta sous sa fenêtre située au deuxième étage. Il traînait avec lui un basset à moitié endormi, qui jappa quand il vit la belle qui se penchait vers lui. Ses longs cheveux châtain se déployèrent sur sa délicieuse tenue, quand Mélanie avança sa jolie petite frimousse souriante, où pétillaient de magnifiques yeux verts. Le chien semblait comme son maître séduit par cette apparition, et braquait ses yeux tristes sur la jeune femme légèrement vêtue.

— Bonjour Madame Lebélair, lança-t-il joyeusement, vous avez bien dormi.

Une belle journée se prépare.

— Bonjour Monsieur Levissin. Oui très bien. Répondit-elle sur le même ton et Coquet, il va bien.

— Oui, il va bien comme vous voyez. Il est content de voir du monde. Mais il se fait vieux, faut le traîner le gros pépère. Dis bonjour à la dame Coquet, lui parlant comme à un enfant.

— Wouaf, wouaf, aboya avec difficulté le basset, la truffe en l'air.

D'un coup, Mélanie se sentit tirée par l'arrière et Valentin, qui lui était en pyjama, prit la place de la jeune insouciant.

— Bonjour Monsieur Levissin, dit-il sur sa lancée. Une belle journée en perspective. Il n'a pas l'air bien votre chien. Il a la tête basse et tire une sacrée langue.

— Oui, il fatigue beaucoup ce gros toutou, répondit-il, en le regardant affectueusement. Puis reconsidérant tout sourire Valentin. Il a fait sa balade hygiénique. On va pouvoir rentrer.

— Vous n'allez pas vous promener avec ce beau soleil.

— Si bien sûr, mais après le feuilleton de treize heures, sur la chaîne cryptée saga télé. On ira s'asseoir avec ma femme et mon Coquet au bord de l'eau, histoire de passer une heure ou deux à se prélasser au soleil. Et vous, vous allez sortir.

— Oui, je pense, mais je ne sais pas encore où.

— Bonne journée Monsieur Lebélair. Allez, viens Coquet, ta petite mère, nous attend pour faire des courses.

— Bonne journée Monsieur Levissin. Le bonjour à votre femme.

Valentin regarda, amusé, le gros homme qui s'éloignait dodelinant, tirant son chien qui s'arrêtait tous les deux mètres. Puis furieux, il s'élança à la cuisine où sa femme préparait le petit-déjeuner.

— Tu n'as aucune pudeur ! S'écria Valentin. Te montrer devant Levissin en déshabillé. Mais à quoi tu penses bon dieu ! Le pauvre vieux était rouge comme une tomate. Heureusement que je suis intervenu sinon il aurait eu une attaque !

La fille sans se troubler, continua tranquillement ses préparatifs en lui répondant le dos tourné.

— Tu sais, c'est plutôt Coquet qui me regardait. On aurait dit qu'il voulait changer de maître, plaisanta Mélanie, qui mettait le café et des tartines sur un plateau. Il tirait une de ces langues.

— Et elle fait de l'humour ! Rétorqua-t-il en levant les yeux au ciel. Et j'ai vu au moins cinq voisins dans le parc et évidemment, c'étaient les plus prompts à la parlote, dont leur chef, Madame Lempaqa, regardait avec insistance notre fenêtre. Ne t'inquiète pas qu'en bonne cancanière, elle va s'empresse de faire une réunion des copropriétaires, ou bien sûr, nous serons conviés, mais non pas pour discuter de la fuite du quatrième, mais pour jacter des frasques d'une petite inconsciente !

Un début d'exaspération transparut dans la voix de la jeune femme, mais elle gardait une légèreté dans la voix, pour éviter un clash qui serait fatal en ce début de week-end.

— Oh là, là. Tu en fais des histoires pour un bout de tissus. Madame Bobalier se montre souvent en déshabillé à sa fenêtre et tu n'en fais pas tout un plat. En plus, toi te présenter devant Monsieur Levissin en pyjama n'est pas plus convenable.

Mais ce ton détaché ne désamorçait pas la colère du jeune homme, bien au contraire et il avait un flux de paroles précipitées.

— D'abord Madame Bobalier, elle a quatre-vingts ans et porte une robe de chambre, nuance ! Rien à voir avec une nuisette et mon pyjama n'est pas transparent lui !

— Tiens, va plutôt me porter le plateau dans le séjour, au lieu de dire des bêtises.

Valentin le prit, mais restait planté sur le pas de la porte en la fixant sévèrement, tandis qu'elle allait mettre les couverts sur la table du séjour. Puis elle s'assit, le fusillant du regard.

— Mélanie, promets-moi que tu ne le feras plus !

— Oui, je te le promets ! Répondit-elle exaspérée. Bon, tu te décides avec ton plateau. Et je t'en prie arrête, j'aimerais passer une journée agréable, sans les remontrances d'un mari jaloux et susceptible !

D'un pas rageur, celui-ci vint s'asseoir à son tour en déposant brutalement le plateau sur la table.

— Moi jaloux ! S'écria-t-il, mais il n'y a que des vieux ici !

— Pas Monsieur Leroser, répondit-elle d'un air mutin. C'est un jeune retraité, avec les dents d'un jeunot.

Valentin savait que sa colère était exagérée et il commençait à fléchir face à sa femme, qui gardait son sang-froid, mais qui n'avait plus le cœur à plaisanter.

— Oui, c'est ça, tient. Continue à faire de l'ironie. N'empêche que maintenant, je ne vais plus oser croiser un voisin dans l'escalier.

— Mon Dieu, répliqua-t-elle froidement, voilà bien ton problème, c'est que tu crains beaucoup trop l'opinion des gens. En plus, tous les locataires me connaissent et m'aiment bien.

— Oui bof. C'est plutôt bonjour, bonsoir. Et maintenant, ce sera plutôt bonjour et à jamais.

— Qu'est-ce que tu peux être mauvaise langue mon vieux. Il faut savoir prendre les gens. Si tu es distant avec eux, ils le seront avec toi.

— Distant, n'exagère pas. Je suis toujours très aimable avec les voisins de palier. L'autre fois, j'ai aidé Madame Maissur qui était chargée avec ses courses. J'ai tenu ses cabas pendant qu'elle ouvrait sa porte.

— Tiens, tiens, Madame Maissur, annonça-t-elle avec un petit sourire. Mouais. Je vois, je vois...

— Mais enfin que vois-tu ? Répondit-il offusqué.

— Que tu aimes le grand âge, mon biquet. Blagua-t-elle en pouffant.

— Oui, mais à petite dose, dit-il en imitant sa femme. Allons plutôt voir la jeunesse dehors, y en a marre de voir des cannes et des déambulateurs.

Content de n'être plus fâché, le couple, déjeuna rapidement puis planifie leur sortie, mais est en désaccord. Lui veut canoter sur le lac des minimes, au bois de Vincennes, puis pique-niquer au bord de l'eau. Elle, veut flâner sur les quais à Paris, puis aller au restaurant.

— Allez, dit oui mon biquet, dit-elle en minaudant, en venant se serrer contre lui. C'est tellement beau Paris au mois de mai. Je te promets qu'on ira au bois dimanche prochain.

— Bon d'accord ma chérie. Mais avant, faisons un petit tour au bord de la Marne. Tu es tellement convaincante, que tu devrais travailler au gouvernement,

tiens. Je te vois bien ministre de la Communication.

— Oui et toi ministre des anciens combattants.

— Et ta sœur président de la République. Avec son sens de la repartie, elle nous trouvera vite des solutions.

— Et Jean-Yves, ministre de la Culture. Il pourra déclamer des poèmes toute la journée. Qu'est-ce qu'on est bête, dit-elle en rigolant. Dépêchons-nous plutôt de nous préparer.

Habillés légèrement, d'un tee-shirt et d'un short, ils sortirent, mais ne purent éviter la cheffe des cancanières qui était en grande discussion dans le hall de l'immeuble, avec quatre ou cinq commères accompagnées de deux de leurs maris. Grande, imposante par ses kilos superflus, flanquée d'un chignon respectable, qui débordait sur son cou grassouillet, elle arborait une mine de concierge aux abois. La soixantaine bien tassée, Madame Lempaï était la doyenne des copropriétaires et à ce titre entendait faire respecter l'ordre au sein du grand ensemble bourgeois. Les fauteurs de troubles n'étaient pas les bienvenus et la matrone ne mâchait pas ses mots, même pour dénoncer une peccadille. Le petit groupe composé de vénérables retraités, se tut quand ils virent arriver le couple. Celui-ci ne put faire autrement que s'arrêter devant la joyeuse l'assemblée qui obstruait la sortie. Mélanie la tête haute les salua avec un grand sourire, tandis que Valentin dit bonjour timidement d'un air gêné. Les deux messieurs les saluèrent chaleureusement, mais les dames leur rendirent un discret bonjour.

— On compte sur vous, pour la réunion des copropriétaires, mercredi prochain, concernant cette fuite au quatrième, elle n'a que trop duré, annonça une mine un peu condescendante, la femme revêche, au jeune couple. Depuis deux mois qu'on la recherche. Monsieur Raindard est obligé de mettre une bassine sur son lit quand il pleut.

Il y eut un murmure d'approbation, puis elle rajouta avec un petit air sous-entendu en regardant avec insistance Mélanie.

— Et puis j'aimerais aussi que l'on aborde une petite question au niveau de certaines fenêtres, qui me semblent mal fermer.

— Oh, mais bien sûr, hein mon chéri, répondit joyusement Mélanie. Cette question de fenêtre, turlupine justement mon mari, qui trouve qu'elle devrait l'être définitivement. Je vous souhaite une bonne journée, messieurs dames.

Puis tous s'écartèrent, silencieux, laissant passer le couple qui sortit bras dessus bras dessous. Elle, arborant un sourire radieux en direction des hommes qui semblaient charmés, lui, affectait un regard fuyant envers les dames qui semblaient compatissantes, sauf l'imposant cerbère, qui elle, de son œil de vautour, les regardaient s'éloigner dans le parc.

— Voilà le résultat ! Brailla Valentin, lâchant le bras de Mélanie une fois loin de l'immeuble. J'espère que tu es contente de toi !

— Quel résultat ! Protesta-t-elle, s'arrêtant et le regardant droit dans les yeux.

— C'est pourtant clair ! Pourquoi crois-tu que le service des cancanières s'était réuni ? Pour la bassine de Monsieur Raindard !

— Bien sûr, pauvre Monsieur Raindard. Je ne sais pas comment il fait au lit. Choisir entre la bassine et sa femme ne doit pas être facile, ironisa-t-elle.

— Ce n'est pas drôle, maugréa-t-il et arrête ta raillerie. Puisque tu aimes tant te montrer, tu iras toute seule à l'Assemblée Générale.

— Tu es pénible, tu sais ! Répliqua Mélanie. Tu n'es jamais content. À peine le week-end commencé, qu'il est gâché à cause de toi !

— À qui la faute ! Riposta-t-il ? Tu es toujours à me contrarier !

— Mais bien sûr ! Il faut toujours que je fasse la volonté de monsieur !

— Tu sais que tu commences sérieusement à m'emmerder !

— Ah oui, vraiment, je t'emmerde ! Lui cria-t-elle. Eh bien balade-toi tout seul !

Puis faisant volte-face, d'un pas rageur, elle reprit le chemin de l'immeuble.

— C'est ça, petite dévergondée, va te trouver un vieux sadique pour te tenir la chandelle ! Lança-t-il hargneux.

— Tu n'es qu'un salaud ! Cria-t-elle en se retournant.

Chapitre II

Valentin lui tourna le dos, fit un geste déplacé par-dessus son épaule et s'élança, furieux sur la berge de la rivière. Il faisait l'effet d'un ours au pas de charge, ce que devaient penser les rares personnes qui le voyaient de loin, car elles changeaient de trajectoire, craignant certainement un coup de patte du marcheur furibond. Ils avaient peut-être raison, car le malappris avait forte envie de taper sur quelqu'un. Après une longue marche, Valentin fatigué, s'assit sur un banc face à l'eau. Le cerveau en ébullition, il n'arrêtait pas de penser à sa femme, à son comportement. « Elle est totalement inconsciente, se disait-il. Elle se fout complètement de l'opinion d'autrui, ça ne peut plus continuer comme ça. » Le jeune homme, d'un œil morne, se laissait bercer par l'onde tranquille, qui peu à peu apaisait son esprit, mais il restait maussade. « Puisque c'est ainsi, je vais aller m'éclater à Paris, et je reviendrai dans la soirée, ou même tard dans la nuit, ça lui fera les pieds. » Il regarda sa montre. Onze heures déjà. Il revint sur ses pas, décidant de longer la Marne pour aller rejoindre le centre-ville et le RER, puis passant devant son immeuble, il s'arrêta et hésita. « Je vais lui dire ce que je pense et tout de suite. » D'un pas vif, il traversa le jardin et pénétra dans le hall, appréhendant d'y croiser quelque importun, qui heureusement était désert à cette heure de la journée, mais trouva l'appartement vide. Il en fut à la fois soulagé et déçu de ne pas trouver sa femme, puis fatigué il alla se chercher un coca dans le frigo, alluma la télé et s'affala dans le canapé. Un peu apaisé, il ne pensa plus à sa virée sur Paris, plus préoccupé maintenant, par l'absence de sa femme. « Déjà midi, elle ne va pas tarder, certainement les bras chargés de courses pour se faire pardonner, pensa-t-il pour se rassurer. » Il chercha le programme le plus distrayant possible qui lui éviterait de trop cogiter et tomba sur une émission de télé-réalité où deux filles en maillot de bain étaient allongées côte à côte sur un transat, aux bords d'une piscine. Elles étaient en grande discussion, sur les intentions de Rod et de Bobby, qui selon elles n'étaient pas à la hauteur. Valentin regarda vaguement les deux nymphettes, en sirotant sa boisson. Elles étaient fières d'arborer une poitrine généreuse et enchaînaient les parlottes plates et insipides. Il écouta à peine les deux filles aux neurones raplapla, fêrues de mascara et de robes sexy, mais crachant des paroles acerbes, sur une fille encore plus rebondie et toutes les deux s'en donnaient à cœur joie. Tout en louchant sur la plastique des deux filles, il jeta un coup d'œil sur l'horloge qui indiquait treize heures et toujours pas de Mélanie. Il avait faim, mais décida d'attendre son retour. Était-elle vraiment fâchée ? Ils s'étaient